

# La jeune Savoyarde : (suite et fin)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 56

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179013>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

criptions données avec la fidélité d'un auteur qui a vécu au milieu des personnages de ses livres, qui coudoie chaque jour l'habitant des campagnes et a étudié ses travaux, ses mœurs, ses goûts, ses qualités, ses défauts, ses aspirations. — Son but, c'est celui de distraire, d'instruire et de moraliser à la fois. On ne lit jamais quelques pages d'Olivier sans en conserver une bonne et douce impression. Il y a dans cette lecture une sérénité qui captive, on y reconnaît une plume sincère, une piété franche, amicale et dégagée d'affectation, qui trouve tout naturellement place dans le récit et ne s'impose point.

Voilà le genre, voilà le but de notre excellent écrivain; c'est toujours la même note, il est vrai, mais une note charmante, sympathique, qui ne fatigue jamais.

Oui, nous dirons à tous ceux qui aiment de saines lectures, des portraits nettement dessinés, des descriptions saisissantes prises dans nos mœurs, dans notre vie vaudoise, nous leur dirons, lisez *Reymond le pensionnaire*, vous y retrouverez tout cela sous une forme des plus attrayantes et des plus dignes d'intérêt.

L. M.

On nous écrit de Lausanne les lignes suivantes que nous publions sans commentaire, ne voyant dans leur contenu qu'une innocente plaisanterie :

Enfin, Monsieur, enfin, après sept mois d'efforts soutenus, les Lausannois sont parvenus à faire des prés de Georgette une vaste fondrière, où le sol délayé fuit de tous les côtés. Quelques-uns prétendent que ce résultat est dû aux torrents de sueur versés par les ouvriers et les employés communaux; beaucoup cependant restent dans le doute.

Quoiqu'il en soit, on peut voir, à l'œil nu, poindre au sein de cet océan de boue les premiers linéaments de la fameuse route de la gare. — Chacun s'en réjouit! — Tout le monde espère que ce gigantesque tronçon, qui mesure près d'un kilomètre, sera terminé en même temps que le tunnel du Mont-Cenis, et qu'ainsi l'on pourra inaugurer le même jour les deux plus hardies conceptions que l'esprit de l'homme ait osé rêver.

La commune de Lausanne, avec l'intrépidité qu'on lui connaît, semble avoir compris ces vœux, et, si pendant quelque temps elle a paru croire que la route se ferait seule, elle rachète cette illusion en poussant les travaux.

Un voyageur, arrivé après mille périls, de Georgette au Casino, rapporte que les villas des environs de la Rasude sont dans le dénuement le plus complet, leurs moyens de communication avec Lausanne et la gare étant coupés par les travaux. La Municipalité s'est émue tout d'abord à l'ouïe de ces renseignements; puis, elle a décidé de mettre à l'étude, en attendant le gel, un système d'échasses perfectionnées à l'usage de ses administrés.

Espérons qu'elle réussira!

### Second concert de la Société philharmonique.

Il a fallu un grand courage, une grande foi, en tout cas un travail d'Hercule de la part de l'orchestre et de son directeur, pour étudier en si peu de temps et offrir au public quatre œuvres instrumentales présentant chacune des difficultés de plus d'un genre. Il y a à peine un mois que le premier concert a eu lieu; la tâche de l'orchestre était alors proportionnellement facile, en ce que les morceaux exécutés étaient familiers à beaucoup de sociétaires. Cette fois-ci, toutes les œuvres constituaient pour nos amateurs une étude nouvelle. La symphonie de Mozart, en sol mineur, et l'ouverture d'Egmont, de Beethoven, sont, artistement parlant, des tâches si délicates et scabreuses, qu'elles auraient fait reculer bien des sociétés d'amateurs aussi bien que leur chef. La symphonie de Mozart a été, à notre avis, le point lumineux de la soirée. Le *Menuet* et le finale ont été dits avec un style parfait et d'une manière entraînant, aussi le *Menuet* a-t-il été bissé avec un tonnerre d'applaudissements. La *Marche funèbre*, de Chopin, a fait une impression particulière et insolite: un silence absolu et solennel régnait dans toute la salle et toutes les physiologies révélaient tour à tour l'impression produite par le commencement et la fin lugubre de la marche, et la félicité pleine d'espérance et d'amour exprimée dans le trio. Ce morceau aussi a été redemandé. L'ouverture d'Egmont a eu une lueur vive dans le grand et irrésistible *crescendo* de la fin.

Nous avons été réjoui de voir le public sentir et apprécier tout ce qu'il y avait, dans les œuvres et l'exécution, de finesse de nuances, de poésie et de noblesse. Même les *puritains en fait d'art* se sont déclarés satisfaits des *détails nombreux et variés, des attaques et de la mesure*, tout en faisant la juste part des circonstances défavorables, et pour le moment inévitables, qui empêchent une pureté harmonique parfaite. Aussi souhaitons-nous par la suite à la société une position financière qui lui permette de couronner l'œuvre commencée en mettant entre les instruments à anches et cordes plus d'harmonie et de parité. Du reste, tel que l'orchestre est composé, M. de Senger a réussi à faire valoir chaque instrument à son endroit, chaque intention de l'œuvre, tout en y ajoutant des détails de nuances variées et idéales parfaitement justifiées. Le public sent certainement, et l'orchestre avec lui, combien M. de Senger mérite de reconnaissance pour le nouvel horizon de jouissances qu'il leur ouvre, jouissances nobles et élevées qui, loin de s'adresser à l'ouïe seule, satisfont l'esprit et le cœur.

G.-A. KOELLA.

### La jeune Savoyarde.

(Suite et fin.)

Et comme je la regardais sans doute de l'air de réclamer une explication sur le mérite extraordinaire de ce talisman: « Quand mon père mourut d'un mal qu'on dit être le même que le mien, » dit-elle, « il tenait ce crucifix.... J'étais bien petite encore!.... Ma mère me porta sur son lit de mort... il me regarda en pleurant; et, après avoir pressé son Sauveur sur ses lèvres en fermant les yeux, il me le donna,... et il me dit: garde ce crucifix, ma pauvre petite Gertrude, ne le quitte jamais;.... il te protégera contre les méchants; tant que tu l'auras, tu seras en sûreté;... mais si tu le perds!.... ma pauvre orpheline, nous serons bien près de nous revoir! »

Et Gertrude regardait son crucifix avec des yeux pleins de larmes.

« Oui, Monsieur! » dit la mère « c'est bien cela. Mon pauvre défunt, en la bénissant à son lit de mort, lui a laissé ce crucifix pour héritage. Mes soins n'ont pas valu la protection de ce crucifix pour ma pauvre Gertrude; car, un jour qu'elle avait négligé de le suspendre à son cou, elle est tombée au lac, et a failli périr; et depuis ce jour-là... sans doute ça l'a refroidie; je ne sais!.... toujours est-il qu'elle a commencé à tousser de cette vilaine façon que vous entendez depuis une heure!.... Eh! mon Dieu!.... tous mes chagrins sont venus de là. »

J'essayai alors de faire comprendre à ces pauvres femmes que

la protection du ciel ne résidait pas dans ce morceau de bois, sans toutefois blesser leur saint respect pour cet héritage funèbre. — Je leur parlai de mon mieux de l'Homme-Dieu qu'il représentait, d'un Sauveur, qui habitait les cieux, et, si nous l'aimions, — notre cœur !

Je parlai longtemps. — La mère secoua la tête. Gertrude parut m'avoir compris.

Depuis cet instant, il me sembla que Gertrude avait les yeux plus souvent tournés vers le ciel que vers son cher crucifix. — L'avais-je préparée à s'en séparer bientôt ?

Quoiqu'il en soit, j'espérai lui avoir fait quelque bien, en agrandissant pour elle l'horizon de sa foi.

« Je crois bien, me dit-elle après une pause, que le bon Dieu est avec nous. » — Oui, il était avec nous, je le crois. Nous sentions le Seigneur tout près de notre cœur, et le calme de Gertrude me semblait aussi prophétique que la parole de l'enfant au filet.

Préoccupée du danger, la mère ne nous écoutait plus que par moments ; elle s'étonnait d'un langage si nouveau pour elle ; puis, quand Gertrude avait sanctifié pour elle ma parole, de son intelligente approbation, elle l'approuvait aussi, docilement, par d'imperceptibles gestes, sans toutefois perdre de vue la vague en courroux ni le ciel.

Pour moi, je l'avoue, tout en spiritualisant de mon mieux le symbole extérieur de la rédemption, je sentis, pour la première fois, qu'il pouvait y avoir quelque valeur dans cette figure de bois et de cuivre ; je compris que le Seigneur ne dédaigne pas parfois de se servir du sentiment vague qu'un culte grossier a pu faire naître, et j'applaudis en silence à la bonté de Celui dont ce crucifix de famille était l'objet. La pauvre malade y retrouvait les derniers soupirs de son père pour le ciel, ses dernières larmes pour son enfant.

Et je pensai au Seigneur, qui, au moment de quitter ses disciples, dût leur dire aussi, le cœur tout ému, en leur montrant leur pain quotidien : « ceci est mon corps, qui est brisé pour vous. Chaque fois que vous le mangerez, souvenez-vous du Pélerin céleste, qui le rompaît avec vous sur la terre. »

Cependant le ciel s'éclaircissait. Il se fit soudain une grande trouée dans un nuage, et un rayon timide glissa jusqu'à nous, pour nous commander l'espérance.

C'est sur le front de Gertrude qu'il me sembla venir se poser.

Absorbée depuis un moment dans une méditation muette, entrecoupée de quelques paroles rares et senties, que suivait, hélas ! presque toujours, un nouvel accès de toux déchirante, elle se ranima soudain à ce rayon de soleil.

Ses joues se colorèrent d'un vif incarnat, ses yeux brillants réfléchirent le ciel ; elle me parut resplendissante de la lumière des élus, et comme environnée d'une auréole de gloire. Et soudain montrant le coin d'azur qui avait reparu : « Il n'y a plus d'orage là, c'est là... là qu'est mon père... il m'attend, il m'appelle... Regardez tous ! » s'écria-t-elle d'une voix plus forte qui fit tressaillir tout l'équipage, et elle retomba sans mouvement. Ses bras se raidirent ; une pâleur mortelle s'étendit sur ses traits décomposés.

Tous les yeux s'étaient fixés sur elle, et de là au hasard, vers le ciel qu'elle avait montré. Toutes les femmes stupéfaites se signèrent, et personne ne bougea. La mère la remit sur son séant, la rapprocha de son cœur et lui baigna les tempes d'eau fraîche. « C'est son attaque qui la prend, » dit-elle en retenant ses larmes.

« On comprend, » dit le vieillard à ses voisins, « que l'orage, une organisation faible... puisse... »

« Mais je n'ai jamais vu pareille chose ! » répondit quelqu'un.

« Il y a bien des choses encore que vous n'avez pas vues ! » Mais je ne sais si le vieux pilote disait cela par ironie.

« Elle a vu le bon Dieu, bien sûr ! » dit avec assurance le petit garçon blotti dans son coin. — Je tressaillis à cette étrange assertion ; quelques-uns sourirent en l'entendant.

L'orage était passé, et le danger avec lui ; les conversations recommencèrent. — L'enfant se tut, scandalisé du peu d'impression produit par ses paroles.

Gertrude n'avait pas tardé à revenir à elle ; mais elle était extrêmement faible. — Je regardai si Vevey était loin encore ; nous n'étions qu'à deux portées de carabine de la Tour de Peilz. Bientôt nous abordâmes heureusement.

Tandis que quelques femmes s'étaient approchées de mes compagnons de route, pour les aider à débarquer, et que le jeune militaire, qui n'avait eu ni parapluie, ni manteau à offrir, présentait cordialement et simplement ses bons bras pour porter Gertrude sur la plage, je restai à ma place, comme chagrin d'être arrivé si tôt ; je m'étais vraiment attaché à ma malade ; il me semblait que je ne pouvais me séparer ainsi d'elle sans lui dire encore quelques mots affectueux, sans lui recommander encore de nourrir par la prière ses espérances pour l'éternité. Au dernier moment, son regard abattu se tourna vers moi, et elle me fit un gracieux mouvement de tête.

... Quelques jours après, je me promenais sur la grève à la même place, et je repassais dans ma mémoire les circonstances de ma traversée.

Je me demandais quel avait dû être le sort de cette enfant. — Hélas, la réponse, je la pressentais bien.

Tout-à-coup, je vis briller quelque chose parmi les cailloux roulés du bord. Je me baissai, et je reconnus le crucifix de Gertrude. Je le ramassai. — Mon émotion fut grande ; il me sembla qu'il m'annonçait sa mort.

Le lui rendre, s'il était encore possible, fut ma première pensée ; « c'était, m'avait-elle dit, le crucifix de son père. Elle devait mourir quand elle ne l'aurait plus. »

Je jugeai, à l'angoisse qui me saisit au souvenir de ces paroles, que je croyais un peu à *ces choses-là* !

Quand je revis mes canotiers savoyards, je m'informai du sort de la jeune fille :

« Ah ! cette fille !... Monsieur s'y intéresse ?... Elle est allée où sont les autres... au cimetière de St-Gingolph. — Monsieur ! il faut tout dire ;... c'était là une petite espèce... des gens qui n'ont jamais eu de santé ; ils meurent tous comme cela... » — « et puis ils ont des visions ; ils ne sont pas faits pour ce monde ! » ajouta un autre, en retirant son brûlot de sa bouche et en lançant une joyeuse bouffée de tabac !

Nous avons acheté, l'autre jour, une paire de semelles de feutre, à laquelle était jointe la réclame suivante, qui nous paraît assez curieuse pour que nous lui consacrons une place dans nos colonnes :

Ces semelles, qui obtiennent par des préparations chimiques une efficacité distinguée, ne seront atteintes dans leur principalité d'aucun autre fabricant semblable, en ne retenant pas seulement toute humidité des pieds, mais effectuant aussi par les matières officinales, qui y sont contenues, une irritation singulière des plantes par laquelle elles guérissent parfaitement dans le plus court délai, toutes sortes de maux, qui dérivent de *sueur de pieds opprimée*, et de *sécrétion trop grande*. Elles ont montré leur efficacité principalement jusqu'à présent contre : *Le rhume et refroidissement des pieds, le mal de dents, la douleur d'oreilles, le mal à la gorge et l'enflure, le rhumatisme, le mal de tête, la toux et la goutte aux pieds.*

A l'usage, il faut mettre ces semelles dans les bas sur les pieds nus, le côté estampillé en bas, afin qu'elles ne soient pas empêché d'exercer une irritation forte et directe sur la peau, et il faut les changer tous les jours contre des sèches, car pendant ce temps-là elles sont déjà entièrement humides. Par conséquent il en faut toujours prendre deux paires en usage, des quelles l'on fait sécher celle qui a été mouillée à de l'air chaude ou à petite chaleur de fourneau. A la garde d'imitations nombreuses nous mentionnons encore, que chaque semelle porte l'estampille de notre seule fabrique et que cette instruction d'usage doit se trouver à toute pair, pourvue de notre estampille de fabrique.

Autrefois : *F. Hæpé.*

Actuellement : *J. Hofmann*, à Winterthour.



Notre prochain numéro paraîtra le 1<sup>er</sup> janvier, et portera le n<sup>o</sup> 1 de la cinquième année du CONTEUR VAUDOIS.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.